

Le Père tout-puissant à l'épreuve du mal Jean-Pierre Batut

« L'homme moderne a fini par en vouloir à tout ce qui est *donné*, même sa propre existence. À en vouloir au fait même qu'il n'est pas son propre créateur, ni celui de l'univers. Dans ce ressentiment fondamental, il refuse de percevoir rime ni raison dans le monde donné. Toutes les lois simplement données à lui suscitent son ressentiment. Il pense ouvertement que tout est permis et croit secrètement que tout est possible. »

Hannah Arendt, *Les Origines du totalitarisme*,
in Textes complémentaires : « En guise de conclusion, Chapitre XIII (1951) »,
Collection «Quarto», Gallimard, 2002, p. 872.

La question du mal sera toujours la *crux interpretum* et plus généralement la *crux credentium*. Le monde incroyant dans lequel nous vivons met les chrétiens en demeure d'y répondre de manière totalement immanente, en renonçant en particulier à maintenir l'affirmation d'un lien quelconque entre le mal et le péché. Au plus fort de la crise du SIDA, dans les années quatre-vingts, la seule chose qui semblait intéresser la masse des commentateurs était d'arracher aux croyants la concession suivante : « Non, le SIDA n'est pas un châtement divin ! » Il était significatif de voir qu'une fois cette concession obtenue, tout ce que « la religion » pouvait dire par ailleurs se retrouvait frappé de non pertinence. Tout se passait donc comme si l'intérêt pour les réponses de la foi ne subsistait qu'en creux, non dans ses affirmations positives mais seulement dans les manœuvres d'intimidation dont elle faisait l'objet : gare à eux s'ils ont encore l'outrecuidance de ressortir leurs vieilles lunes ! La foi avait donc le choix entre deux formes de disqualification : la première consistant à maintenir des assertions réputées d'un autre âge, la seconde à y renoncer et à se retrouver, par le fait même, privée de tout intérêt – son seul intérêt résidant aujourd'hui pour certains dans ce qui lui reste de capacité à déclencher des polémiques.

Peu nombreux étaient ceux qui, à cette époque, s'avisèrent de se demander s'il n'y avait pas derrière cette attitude l'expression d'un besoin pathétique d'auto-justification. Il serait trop simple en effet que la négation de Dieu entraîne automatiquement avec elle la disparition de la peur de Dieu : elle réapparaît dans ce qui se présente comme un démenti au phantasme de toute-puissance qui habite notre humanité. Dans sa constitution *Gaudium et Spes*, le concile Vatican II a justement magnifié la conscience comme « le centre le plus secret de l'homme, le sanctuaire où il est seul avec Dieu et où sa voix se fait entendre¹ », et souligné la « manière admirable [dont] se découvre à la conscience cette loi qui s'ac-

1 Constitution pastorale *Gaudium et Spes*, § 16.
Spes sur l'Église dans le monde de ce

complit dans l'amour de Dieu et du prochain». Il aurait peut-être été plus en phase avec notre post-modernité athée en soulignant que le rôle de la conscience est plus souvent encore d'être une instance d'*inquiétude*: «pour ceux qui vont de péché mortel en péché mortel [...] le bon esprit les aiguillonne et mord les consciences par la *syndérèse* de la raison²».

Mal commis, mal subi et contingence

Le lien entre le mal commis et le mal subi, sans être toujours un lien directement causal, est toujours un lien métaphysique. «Est-ce lui qui a péché ou bien ses parents ?» (*Jean 9, 2*). On souligne que Jésus élude la question qui lui est posée devant l'aveugle-né, avec le lien causal mécanique qu'elle sous-entend. Mais on oublie trop de relier la réponse «ni lui ni ses parents» avec ce que déclare Jésus à la fin de l'épisode: «C'est pour un jugement que je suis venu en ce monde: pour que voient ceux qui ne voient pas et pour que ceux qui voient deviennent aveugles», et «si vous étiez des aveugles vous seriez sans péché; mais vous dites: 'nous voyons!': votre péché demeure» (*Jean 9, 39.41*).

Thème

Ce qui s'est passé au moment du SIDA s'est reproduit presque à l'identique à l'occasion de la crise sanitaire du Coronavirus. Nombre d'ecclésiastiques, et parfois des plus haut placés, se sont empressés d'anticiper la question embarrassante qu'ils redoutaient en assurant d'entrée de jeu que le Coronavirus n'était pas un châtement divin. On peut douter cependant que ces dénégations soient suffisantes pour apaiser la mauvaise conscience de nos contemporains, alors que de nombreux scientifiques soulignent le lien causal entre les pandémies et la mondialisation des échanges, et que d'autres agitent le spectre de l'apparition de nouveaux virus à la faveur du réchauffement climatique et de la disparition dramatiquement accélérée du *permafrost* des zones arctiques, toutes choses dans lesquelles l'humanité porte une responsabilité quasi certaine. Il apparaît donc nécessaire d'avoir le courage d'affronter à frais nouveaux la question du lien entre mal subi et mal commis et, par voie de conséquence, de s'interroger sur la notion de «châtiment divin» – notion anthropomorphique et ambiguë entre toutes, mais qui nous dit quelque chose de la capacité de la Providence divine à utiliser les événements de ce monde pour s'adresser à l'humanité et l'exhorter à la conversion.

On se souvient des deux faits divers rapportés par Luc en son chapitre 13: les Galiléens massacrés par Pilate au moment même où ils rendaient un culte à Dieu en lui offrant un sacrifice et les victimes de la chute de la tour de Siloé. Jésus ne craint pas de souligner le scandale:

² IGNACE DE LOYOLA, *Exercices spirituels* n°314. La «*syndérèse*» désigne, dans le langage scolastique, la loi naturelle que

Cicéron disait innée dans la conscience des hommes.

« Croyez-vous que, pour avoir subi pareil sort, ces Galiléens fussent de plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens ? [...] Ou ces dix-huit personnes que la tour de Siloé a fait périr dans sa chute, croyez-vous que leur dette fût plus grande que celle de tous les autres habitants de Jérusalem ? Non, je vous le dis, mais si vous ne vous mettez à faire pénitence, vous périrez tous pareillement » (*Luc 13, 2.4-5*).

Admettons un instant que quelques Galiléens présents ce jour-là aient pu se soustraire à la cruauté de Pilate, et que des passants ou des badauds se soient tenus suffisamment à distance pour ne pas être écrasés par la chute de la tour de Siloé. Pourrait-on alors transposer le propos de Jésus en disant : « Amen, je vous le déclare, la survie de quelques-uns a démontré que ces Galiléens et ces habitants de Jérusalem, à la différence de tous les autres, avaient fait pénitence ! » On voit tout de suite l'incongruité de cette transposition. En réalité, le propos n'est transposable que sous forme interrogative : « Croyez-vous que, pour avoir échappé à la mort, ces Galiléens et ces habitants de Jérusalem avaient davantage fait pénitence ? »

Il découle de cela deux conséquences : la première est que si le mal subi a un rapport avec le péché ce rapport ne s'applique pas terme à terme, et que la mise en garde « vous périrez tous de la même manière » ne désigne pas la manière de mourir, mais le fait d'être voués à la mort dans ce quelle a d'absurde, d'imprévisible et de négateur des capacités humaines ; la seconde est que la justice immanente ne s'applique pas toujours (la seule justice universelle est d'ordre eschatologique) et que le monde tel que nous le connaissons est largement régi par la contingence. La contingence coexiste paradoxalement avec la causalité et elle a au moins un point commun avec elle : la providence divine demeure totalement libre de la transcender et de faire advenir dans ce monde, quand bon lui semble, des éléments caractéristiques du nouvel éon. Ce droit que Dieu se réserve correspond à la possibilité du miracle, par lequel quelque chose du monde définitif de la résurrection fait irruption de manière prophétique à l'intérieur du monde ancien.

Jean-Pierre
Batut

« Châtiment divin » et salut dans la Bible

Certains Galiléens réchappés du massacre avaient peut-être fait pénitence, d'autres non ; et parmi les victimes il en allait de même : certaines étaient peut-être dignes d'être épargnées, d'autres non. Les récits de rétribution sont donc à lire en clef eschatologique, faute de quoi on se méprend sur leur nature : il en va ainsi particulièrement du *Livre de Job*, dont la fin heureuse se situe précisément au-delà de la mort. La thématique du châtiment est absente du livre de Job, sauf dans les discours convenus de ses amis qu'il rejette résolument : « En vérité, quand vous

pensez triompher de moi et prouver ma culpabilité, sachez que c'est Dieu qui m'opprime et qui m'enveloppe de son filet ! » (19, 5). Et quand on lui objecte la toute-puissance de Dieu et ses décrets insondables, il démasque avec une ironie amère l'inanité de cet argument : « Comme tu sais bien soutenir le faible, [...] quels bons conseils tu donnes à l'ignorant, comme ton savoir est fertile en ressources ! Mais ces discours, à qui s'adressent-ils, et quel est l'esprit qui sort de toi ? » (26, 2-4). Il faudra la manifestation de Dieu lui-même pour que Job s'avoue vaincu, non par la démonstration de puissance divine, mais parce que « maintenant mes yeux t'ont vu » (42, 5). La vision de Dieu que Jésus déclarera promise aux cœurs purs (*Matthieu 5, 8*), par-delà toute argumentation face au mystère du mal, est une figure de la résurrection ; et en définitive, ce n'est pas pour avoir fait pénitence après avoir péché que Job est rétabli dans son bonheur d'autrefois, mais parce que dans sa justice irréprochable il a porté le châtement divin sans murmurer contre Dieu. Job ne se comprend que comme figure du Christ.

Thème

Remontons le cours des livres bibliques en retournant au récit du Déluge (*Genèse 6-8*). Le récit débute bien comme un récit de châtement : « Le Seigneur vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre [...] Il se repentit d'avoir fait l'homme [...] Et le Seigneur dit : « Je vais effacer de la surface du sol les hommes que j'ai créés [...] car je me repens de les avoir faits ». » Ainsi, constatant que les hommes ne sont pas dignes de l'existence que Dieu leur a donnée, Dieu décide de les faire disparaître. Il se « repent » d'avoir créé des êtres libres et décide qu'on ne l'y reprendra plus désormais.

Pourtant, dès le second verset du récit un élément nouveau apparaît : « Mais Noé avait trouvé grâce aux yeux du Seigneur » (6, 8). Pourquoi a-t-il trouvé grâce ? Non par un décret arbitraire de Dieu, mais parce que « Noé était un homme juste, intègre parmi ses contemporains, et il marchait avec Dieu » (6, 9). Ainsi, à cause d'un seul juste, le projet de Dieu se modifie et Dieu ordonne la construction de l'arche grâce à laquelle non seulement Noé, mais aussi sa famille et avec elle les représentants de toutes les espèces vivantes seront sauvés. Ce que l'humanité n'arrive pas à faire en notre temps (puisque à cause d'elle les espèces disparaissent les unes après les autres de la terre), Dieu le fait grâce à Noé et avec lui.

Par le fait même, Dieu renonce à tirer un grand trait sur sa création : il lui donne un nouveau départ. Le Déluge, qui se présente de prime abord comme un acte de châtement, est en fait un acte de salut. C'est d'ailleurs ainsi que l'interprètera la *Première Lettre* de saint Pierre en expliquant que le Déluge était la prophétie du *baptême*, « ce baptême qui vous sauve à présent [...] par la résurrection de Jésus Christ qui a accepté la mort pour que nous héritions de la Vie éternelle » (*1 Pierre 3, 21-22*).

On pourrait faire le même constat avec d'autres passages, la Tour de Babel par exemple (*Genèse 11*), et c'est bien ainsi que la tradition juive et chrétienne la plus authentique interprète ces récits : ce sont toujours, en leur fond, des récits de salut.

Remarquons encore deux points capitaux :

1 • Tout d'abord, il se dégage de l'histoire de Noé que Dieu ne repart jamais à zéro pour faire autre chose : cela veut dire que la création est certes pervertie, abîmée par le péché, mais qu'elle n'est pas devenue pour autant « irrécupérable » – en d'autres termes, qu'elle demeure *sauvable*.

2 • Ensuite, il y a malgré tout une condition pour que cette création puisse être effectivement sauvée : il faut trouver quelque part au moins *un* ami de Dieu – une liberté humaine qui *accueille ce salut au nom de tous*. Et si malgré toutes les recherches il ne s'en trouve pas ? Si l'on en est réduit à dire, avec le psalmiste, qu'il n'y a « plus un homme de bien, pas même un seul » (*Psaume 14, 3*) ? Dans ce cas, Dieu se chargera lui-même d'en donner un aux hommes. C'est en quoi consiste très précisément le salut en Jésus Christ : « Si, par la faute d'un seul, la multitude est morte, combien plus le don conféré par la grâce d'un seul homme, Jésus Christ [se répand] en abondance sur la multitude ! » (*Romains 5, 15*). Jésus est le vrai Noé, le Noé définitif. Jadis, Dieu lui-même avait fermé sur Noé la porte de l'arche (*Genèse 7, 16*), et « le vingt-septième jour du second mois » (8, 14) Noé en était ressorti : un jour, on fermera sur Jésus la porte du tombeau, et le troisième jour il en ressortira ressuscité. De la malédiction de la croix (« maudit soit celui qui est pendu au bois » : *Deutéronome 21, 23* ; *Galates 3, 13*), Dieu a tiré le salut.

Jean-Pierre
Batut

Patience et puissance de Dieu

Il apparaît dans tout ce qui précède que c'est à partir du salut qu'il convient de considérer le mal, et non l'inverse. Le mal apparaît toujours comme *ce qui n'aurait pas dû être et pouvait ne pas être*. Et s'il en est ainsi, « nous pouvons espérer sa disparition et entrevoir la "fin" où il ne sera plus³ ». Mais pourquoi cette fin apparaît-elle toujours si lointaine, alors que le triomphe pascal du Christ a déjà été remporté ? Qu'attend donc Dieu pour faire justice une fois pour toutes ?

Pour être chrétienne jusqu'au bout, la réponse à cette question doit se situer à l'intérieur du *proprium et specificum* de la révélation biblique, à savoir *l'alliance*. En accompagnant l'histoire humaine par sa divine providence, Dieu n'y intervient pas comme un *deus ex machina*, mais

³ André LÉONARD, *Les raisons de croire*, Communio-Fayard 1987, p. 189.

à travers des libertés humaines qu'il sollicite. Les exemples abondent : quand son peuple opprimé en Égypte l'a pratiquement oublié et a cessé de croire qu'il pouvait intervenir en sa faveur, Dieu appelle Moïse (*Exode* 3). Mais on voit aussitôt qu'il ne suffit pas de l'appeler : Dieu doit le convaincre d'accepter la mission qu'il lui confie, et cette entreprise n'est pas gagnée d'avance : Dieu est contraint de déployer de grands efforts et des prodiges et finalement de se mettre en colère pour convaincre Moïse d'obtempérer (*Exode* 4, 1-17). Or, si Moïse n'avait fini par dire oui à Dieu, jamais le peuple hébreu n'eût été délivré et l'histoire du salut se serait arrêtée en chemin. Et que dire, dans la même perspective, du « oui » de Marie et du « oui » du Christ lui-même ! La prise au sérieux de l'alliance comme confrontation des libertés nous préserve d'imaginer le salut dans l'histoire comme entièrement joué d'avance.

Thème

Faisons un pas de plus. Dans un contexte théologique post-nicéen où l'on prenait grand soin, par réaction à l'arianisme, de ne pas différencier les prérogatives du Père et celles du Fils « Dieu de Dieu, lumière de lumière », Ambroise de Milan s'était offusqué d'une affirmation d'Origène : « *c'est par son Fils que le Père est tout-puissant*⁴ ». Ambroise craignait en effet qu'en liant la toute-puissance à la paternité, on soit tenté de la dénier au Fils du seul fait qu'il n'engendre pas. D'où cette objection étrange : « *Si c'est parce qu'il a un Fils que le Père est tout-puissant, c'est donc qu'il pourrait être [encore] plus tout-puissant en en ayant plusieurs*⁵ ! ». La mise au comparatif du qualificatif le plus absolu qui soit (tout-puissant) a de quoi déconcerter, et c'est bien l'effet qu'Ambroise voulait produire sur son lecteur en réfutant une affirmation qui lui paraissait absurde. Mais l'objection, comme on va le voir, est moins étrange qu'il n'y paraît, et même théologiquement très féconde.

Que la puissance du Père (et sa providence) s'exerce par son Fils par qui il a tout créé, cela relève de la théologie trinitaire. Dans l'acceptation de la toute-puissance que recouvre le mot *pantocrator*, cela relève en particulier de l'histoire du salut : le titre divin *pantocrator* désigne en effet non pas une toute-puissance absolue (à quoi tend la traduction latine *omnipotens* à laquelle se réfère Ambroise⁶), mais la souveraineté de Dieu sur l'univers et singulièrement sur l'histoire⁷. Mais si Dieu est le Seigneur de

4 ORIGÈNE, *Peri Archôn* (*Traité des Principes*) I, 2, 10.

5 AMBROISE de Milan, *De Fide*, 4, 8, 85 (PL 16, 633 C) : « *Non est ergo naturae, non est potentiae in Christo aliqua, quia non generavit, infirmitas; quia generatio, sicut saepe iam diximus, non ad sublimitatem potentiae, sed ad proprietatem refertur naturae. Nam si ideo omnipotens Pater, quia Filium habet; omnipotentior ergo esse potuit, si plures haberet.* »

6 Voir Alphonse DE HALLEUX, « Dieu le Père tout-puissant », *RTL* 8 (1977), p. 401-422 (repris dans *Patrologie et œcuménisme*, Recueil d'études, « Bibliotheca Ephemeridum Theologicarum Lovaniensium, 93 », p. 68-89, Louvain 1990).

7 Je me permets de renvoyer à mon *Pantocrator. Dieu le Père tout-puissant dans la théologie pré-nicéenne*, Paris 2009 (Institut d'Études augustiniennes, Série Antiquité, 189).

l'histoire, c'est comme on l'a vu à travers des libertés qu'il exerce cette seigneurie : des justes de l'Ancien Testament à Marie et à Jésus, ces libertés forment une longue chaîne dont chacun des maillons est irremplaçable.

C'est ainsi que l'on peut soutenir sans paradoxe que le Père est d'autant plus tout-puissant sur le monde et son histoire que sa puissance peut passer à l'acte à l'intérieur de ce monde, ce qui ne peut advenir que par l'engagement de libertés créées. Or c'est la liberté créée du Fils qui va porter cette puissance à son point culminant en faisant basculer le destin du monde du côté du salut et de la vie éternelle. Tous les justes qui ont précédé le Christ dans l'Ancien Testament et tous les saints qui le suivront dans l'économie nouvelle engagent leur propre liberté dans le sillage de la sienne, au point de ne plus faire qu'un avec elle. On peut donc dire, en toute vérité, que la toute-puissance paternelle de Dieu grandit dans la mesure même où il « conduit à la gloire un grand nombre de fils » comme le dit l'Épître aux Hébreux (2, 10), tout en maintenant fermement que cette exigence n'entraîne en rien une dépendance de la part de Dieu car c'est toujours Lui qui « opère en [nous] le vouloir et l'opération même, au profit de ses bienveillants desseins » (Philippiens 2, 13) : l'alliance et la capacité à y être fidèle renvoient toujours à la grâce de Dieu.

Cette logique d'alliance est parvenue à son accomplissement avec la naissance de l'Église qui est le Corps du Christ. Ainsi la toute-puissance providente de Dieu continue-t-elle à s'exercer jusqu'à ce que ce Corps ait atteint sa plénitude. Il ne lui manque rien d'autre en effet, depuis l'offrande pascale du Christ, que l'adhésion et la coopération de chacun des membres de l'Église, ainsi que l'écrit Origène dans un commentaire lumineux de 1 Corinthiens 15, 27-28 :

Jean-Pierre
Batut

Quand moi, qui suis le dernier et le pire de tous les pécheurs, il m'aura achevé et rendu parfait (*consummatum fecerit et perfectum*), alors il « achève son œuvre » ; maintenant son œuvre est encore imparfaite, tant que moi je demeure imparfait. Enfin, tant que moi je ne suis pas soumis au Père, lui non plus on ne peut pas dire qu'il soit soumis au Père (voir 1 Corinthiens 15, 28). Non que lui-même manque de soumission auprès du Père, mais c'est à cause de moi, en qui il n'a pas encore achevé son œuvre, qu'il est dit n'être pas soumis. Car nous lisons que « nous sommes le corps du Christ et ses membres pour une part (*ex parte*) » (1 Corinthiens 12, 27⁸). »

8 Homélie sur le Lévitique VII, 2 (Sources chrétiennes 286, p. 312-314). On notera, autant qu'on puisse le déduire de la traduction latine, qu'Origène comprend l'expression paulinienne *kai melè ek merous* non comme « membres chacun

pour sa part », mais comme « membres pour une part ». On trouve un commentaire analogue du même passage chez GRÉGOIRE DE NAZIANZE : Discours 30 (quatrième Discours théologique), 5, Sources chrétiennes 250, p. 232-234.

Par son caractère éphémère, inachevé, en partie chaotique, et surtout soumis au péché et à la mort, ce monde nous adresse un message. Il nous dit qu'il n'est pas encore lui-même, que sa perfection est en avant de lui, dans un avenir qui lui est promis : « La création tout entière gémit en travail d'enfantement » écrit saint Paul (*Romains* 8, 22). Et elle n'est pas seule à gémir : « Nous-mêmes, qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons nous aussi intérieurement dans l'attente de la rédemption de notre corps » (8, 23). Nous aussi, nous sommes « en travail » : ce qui peu à peu se forme en nous, c'est l'humanité nouvelle recrée à l'image du Fils bien-aimé. Jésus a séjourné trois jours dans le tombeau, non comme un cadavre en décomposition, mais comme le grain de blé qui meurt pour donner beaucoup de fruit : dans le Samedi Saint de l'histoire de l'Église, nous sommes en germination, nous aussi, en vue de la gloire sans prix qui nous est promise.

Conclusion : de quel péché la catastrophe est-elle le nom ?

Thème

Dans l'histoire du monde créé il y a des *catastrophes*. Le sens premier du verbe grec qui correspond à ce mot est très instructif : il signifie « retourner », comme on retourne le sol avec une charrue, et par extension « mettre sens dessus dessous », « bouleverser ». Quand Jonas parcourt Ninive pendant quarante jours, il ne dit pas « encore quarante jours et Ninive sera détruite », mais « encore quarante jours et Ninive sera bouleversée » (*Jonas* 3, 4). Que se passe-t-il alors ? « Les gens de Ninive crurent en Dieu ; ils publièrent un jeûne et se revêtirent de sacs depuis le plus grand jusqu'au plus petit » (3, 5). Ils tirent parti de la « catastrophe », ils se laissent « bouleverser ». La « catastrophe » n'est pas d'abord destruction, elle est d'abord bouleversement : nous en faisons l'expérience en ces mois si particuliers de la pandémie où notre vie est bouleversée et où plus rien ne tient de ce sur quoi nous nous appuyons d'habitude. Mais le plus important n'est pas la catastrophe elle-même : c'est l'interprétation que nous en faisons.

Dans ce qui échappe à notre pouvoir et nous fait du mal, nous pouvons voir simplement quelque chose de fâcheux ou de dramatique qui tient en échec nos capacités humaines, médicales en l'occurrence. Mais nous pouvons aussi y voir un châtement. Quoi qu'il en soit de notre allergie instinctive à ce terme, il a déjà le mérite d'introduire la référence à Dieu à l'intérieur de notre monde. Son mérite ne s'arrête pas là : il insinue que Dieu fait usage des causes secondes pour nous adresser un message : « si vous ne vous convertissez pas, vous périrez ». Rien n'empêche qu'il le fasse à travers les conséquences d'un comportement mauvais : si je conduis imprudemment par exemple, j'aurai un accident qui

sera la punition de ma manière de conduire, punition que je m'infligerai à moi-même. Mais rien n'empêcherait non plus qu'il le fasse à travers des châtiments temporels dont il déciderait directement⁹, même si le salut en Jésus Christ nous tourne désormais essentiellement vers une rétribution eschatologique.

Ces différentes lectures peuvent coexister : le coronavirus est un fléau qui, dans un premier temps du moins, nous a trouvés impuissants à le combattre. Il est aussi la conséquence de comportements que nous considérons comme allant de soi et qu'il nous faudra remettre en question : la circulation sans répit, sans entraves, sans régulation, des hommes et des choses ; la « religion du flux » (Sylvain Tesson) et la recherche du profit. Il cache aussi un *signe de Dieu* qu'il nous revient de déchiffrer et qui est un appel à une vie différente.

Pour se prononcer sur le contenu de cet appel, il est nécessaire de chercher à qualifier le (s) péché (s) qu'il met en lumière. Ce (s) péché (s) peuvent être différents selon les personnes et selon les époques. S'il est permis de se risquer à qualifier le péché majeur de l'époque où nous vivons, je me réfèrerais volontiers à Albert Camus qui écrivait en 1948 : « La modernité a fait sombrer l'Europe dans la *démésure* ». La démesure n'est autre que le fait d'oublier que nous sommes des êtres limités, que l'univers ne nous est pas soumis, en un mot que *nous ne sommes pas Dieu*. Notre revendication de puissance, au lieu de prendre place à l'intérieur du pouvoir royal du Christ, se dresse alors monstrueusement contre la conduite de l'histoire par la providence du Père.

Jean-Pierre
Batut

L'athéisme contemporain n'est guérissable qu'à la condition de reconnaître d'abord notre véritable condition : nous ne sommes pas Dieu, nous ne sommes *que* des hommes. Aimés de Dieu qui jamais ne renonce à nous proposer la béatitude que nous ne pouvons trouver qu'en lui, nous ne pouvons être délivrés de notre misère qu'à condition de rendre les armes. La tâche des chrétiens consiste en grande partie à témoigner de cette condition indispensable et de la paix qu'elle procure, même s'ils se heurtent au désespoir d'un monde qui s'inflige à lui-même les souffrances dont il accuse un Dieu auquel il a cessé de croire : « Oui, la folie des hommes m'apparaissait moins que leur entêtement, leur malice, l'aide sournoise qu'ils apportent, sous le regard de Dieu, à toutes les puissances de la confusion et de la mort¹⁰. » À cela il n'est

9 On voit cela en particulier dans les *Actes des Apôtres* : châtiment d'Ananie et de Saphire (5, 5.10), châtiment d'Hérode qui s'était divinisé lui-même (12, 23), châtiment du mage Élymas qui s'était

opposé à la prédication de Paul et Barnabé (13, 11).

10 G. BERNANOS, *Journal d'un curé de campagne*, Pléiade *Œuvres romanesques*, Gallimard 1961, p. 1153.

pas d'autre remède que de laisser Dieu libérer nos libertés pour que, recevant en Christ leur stature filiale, elles prennent part à sa victoire et en rendent possible le plein achèvement.

Jean-Pierre Batut, né en 1954. Études d'allemand et de philosophie. Ordonné prêtre en 1984 pour le diocèse de Paris, professeur de théologie dogmatique à l'École Cathédrale (Paris) et à la Faculté Notre-Dame (1985-2009) et curé de paroisse (2000-2009). Évêque auxiliaire de Lyon de 2009 à 2014, puis évêque de Blois depuis 2015. Membre du comité de rédaction de Communio. Principales publications: Dieu le Père tout-puissant, Paris 1998; Pantocrator. Dieu le Père tout-puissant dans la théologie prénicéenne, Institut d'Études Augustiniennes, Paris 2009 (ISBN 13: 978-2-85121-235-1); Qui est le Dieu des chrétiens?, Paris 2011 (avec R. Brague); À partir du Credo, Parole et Silence 2013; Les Pères de l'Église, première rencontre entre foi et raison, sous la direction d'Élie Ayroulet, Lyon 2015.

Thème